

Compte-rendu de la visite à l'Académie florimontane

2, 3 et 4 juin 2010

par Jean-Pierre DUFOIX

Mercredi 2 juin 2010

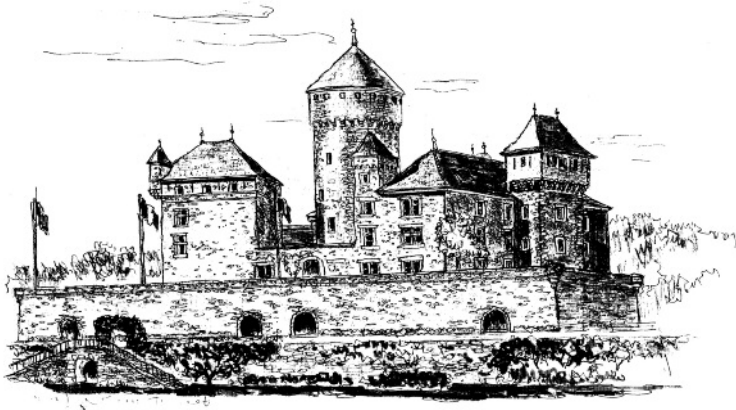
Les participants au douzième voyage 2010 de l'Académie quittent Montpellier, gare routière, à 8 h 30, vers Aix-les-Bains, sous la direction du président général Huguette Courtès et du secrétaire perpétuel Philippe Viallefont, appuyés par le vice-président Olivier Maisonneuve et le trésorier Louis Bourdiol. Un premier arrêt est effectué sur l'autoroute pour le traditionnel café-croissants académique et un second pour le déjeuner à Fontanil Cornillon au restaurant de l'hôtel Kyriad. Sur le trajet, quelques évocations se rapportent à des points intéressants du paysage. Une note, sur *la formation des lacs alpins*, établie par Jean-Paul Legros, est présentée par Pierre Louis de sa part. Une introduction au thermalisme à Aix-les-Bains constitue un libre propos de Claude Lamboley rappelant *l'œuvre du rhumatologue Jean Forestier*. Michel Denizot évoque *le rattachement du Valromey à la France*, sujet prolongé par Jean-Pierre Dufoix avec un *résumé succinct de l'histoire de la Savoie*. Tout au long du trajet, le micro reste à disposition des participants susceptibles d'apporter une contribution au voyage.



L'hôtel Astoria – Dessin de J.P. Dufoix

Après le déjeuner, nous rejoignons Aix-les-Bains et l'hôtel Astoria, place des thermes, avant la réunion académique du soir. Le choix de l'hôtel Astoria a été conditionné par son style, caractéristique du thermalisme du début du vingtième siècle. Après un rapide arrêt, nous repartons en direction de Lovagny et du château de Montrottier, propriété de l'Académie florimontane.

À 16 heures, accueil par le président de l'Académie florimontane Bernard Demotz, professeur émérite histoire médiévale Université Lyon 3, par le secrétaire de l'Académie, Mme Georgette Chevallier, par la conservatrice des collections, Mme Marie-Claire Courtial, et par les membres de l'Académie. Nous visitons tout d'abord le château. Il a été légué à l'Académie florimontane, au début du vingtième siècle, par notre compatriote, le Montpelliérain Léon Marrès, membre de cette académie



Le château de Montrottier – Dessin de J.P. Dufoix

Il a rassemblé là de multiples objets d'art et des collections très diverses qui suscitent notre étonnement, notre intérêt et notre admiration. La réunion à laquelle nous participons ensuite, au même titre que le public, est une séance statutaire normale. La conférence du jour est donnée par M. Julien Coppier, archiviste, membre de l'Académie, sur le thème : *Recherches concernant le château de Montrottier*. La séance académique est suivie d'un repas sur place qui précédera notre retour à Aix-les-Bains, pour notre première nuit.

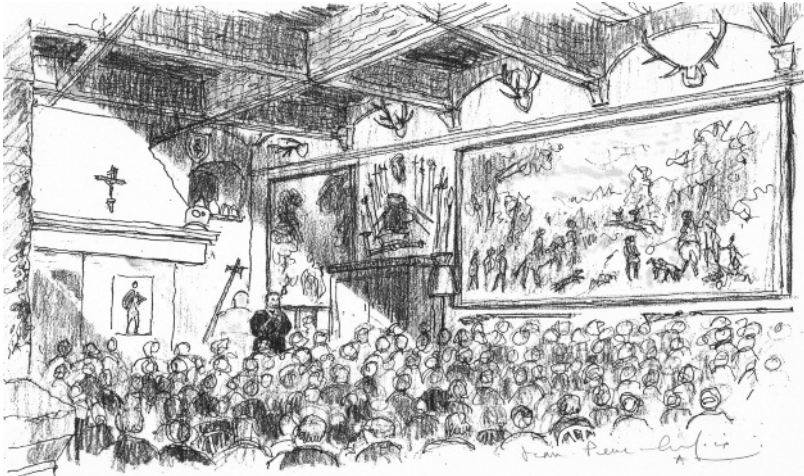
Jeudi 3 juin 2010 - Lac d'Annecy

Nous quittons l'hôtel à 9 h 30, en direction d'Annecy. En ce mois de juin 2010, la ville d'Annecy marque solennellement le quatre-centième anniversaire de l'ordre de la Visitation, fondé par Jeanne de Chantal le 6 juin 1610, et honore par la même occasion saint François de Sales. Grâce à Bernard Chédozeau, nous sommes informés au sujet de la personnalité de premier plan de notre confrère, académicien et fondateur de l'Académie florimontane en 1607, *François de Sales*.

Nous effectuons à pied une visite du vieil Annecy, du château des comtes de Genève au palais de l'île, sur la rivière du Thiou. Cette maison forte, qui a été également une ancienne prison, est l'image pittoresque et emblématique du vieil Annecy.

Nous nous rendons ensuite à Veyrier-du-Lac. Le déjeuner a été prévu au restaurant Les Acacias, avec la participation confraternelle et sympathique de Mme Georgette Chevallier et de M. Bernard Prémat, membres de l'Académie florimontane.

À l'issue du repas, départ en direction de l'embarcadere sur le lac. Nous empruntons la navette régulière du tour du lac d'Annecy. Avec quelques escales, le bateau nous conduit, en une petite heure, à Sévrier. Nous gagnons ensuite la fonderie de cloches et le musée Paccard pour une remarquable visite guidée et une évocation musicale de chant et carillons. Nous retrouvons l'hôtel Astoria peu avant le repas qui a lieu dans la grande salle à manger, très représentative du décor 1910. Nous avons opté cette année pour une soirée libre sans conférence, permettant les échanges au salon... ou le repos dans les chambres après les pérégrinations de la journée !



Château de Montrottier : La salle des conférences – Dessin de J.P. Dufoix

Vendredi 4 juin 2010

Nous quittons l'hôtel en direction de Saint-Pierre-de-Curtille, pour visiter l'abbaye d'Hautecombe, fondée par les bénédictins au début du douzième siècle, devenue cistercienne peu après, abandonnée à la Révolution, reconstruite par Charles-Félix de Sardaigne au dix-neuvième siècle et réoccupée, en 1826, par les cisterciens qui veilleront sur les tombeaux des princes de la Maison de Savoie. Thierry Lavabre-Bertrand parle en cours de route de *la Communauté du chemin neuf*. À la fin du siècle dernier, en effet, cette communauté du chemin neuf a pris la suite des moines blancs ayant émigré à Ganagobie. Nous sommes accueillis à l'abbaye par notre confrère académicien, membre de l'Académie de Lyon, architecte en chef des monuments historiques, Jean-François Grange-Chavanis, déjà connu des participants au voyage de Lyon (château de La Bastie d'Urfé et église Le Corbusier Firminy). Il fait ouvrir pour nous certaines portes normalement fermées au public et nous informe des travaux qu'il dirige à l'abbaye.

La fin de visite est prévue à 11 h 30 avec départ en direction de l'Isère et du lac de Paladru, où nous déjeunons vers 13 heures à Charavines, au restaurant l'hôtellerie du lac bleu, avec participation de l'archéologue, ingénieur de recherches attaché au Conseil général de l'Isère, Éric Verdel, responsable de la base archéologique subaquatique du lac de Paladru. À l'issue du repas, nous visitons la base sous sa direction, regrettant, mais le temps passe, de ne pouvoir compléter notre information par la visite du musée archéologique à la maison de pays de Charavines.

Nous prenons le chemin de Montpellier que nous atteignons vers 20 h 30, pour la fin du programme de ce douzième voyage.

Liste des participants au voyage

Section Sciences : Gérard Boudet et Marthe, Pierre Capion et Françoise, Bernard Charles et Josette, Michel Denizot, Jean-Pierre Dufoix et Christiane (organisateur), Pierre Louis et Geneviève, Olivier Maisonneuve et Magali, Jean-Pierre Nougier et Christine, Guy Puech et Françoise, Alain Sans et Annie, Philippe Viallefont et Marie-France.

Section Lettres : Gérard Calvet et Yvonne, Bernard Chédozeau et Anne-Marie, Huguette Courtès, Michel Gayraud, André Gounelle et Ginette, Serge Passeron, Philippe Violla et Christine.

Section Médecine : Louis Bourdiol et Claire, Robert Dumas et Marie-Louise, Claude Lamboley et Annie, Thierry Lavabre-Bertrand et Christine, Jean Meynadier et Janine, André Savelli et Pierrette.

Ami de l'Académie : Claude Robieux. (reportage photographique)

Rappel des voyages de l'Académie

Pour mémoire, les 11 voyages précédents ont été les suivants : N° 1 Monaco 06. 1994, organisé par Nicole Paris - N°2 Bordeaux Académie 06. 1997, pdt André Gounelle - N° 3 Arles Académie 03. 2002 et N°4 Rodez 10. 2002, pdt Jean-Pierre Dufoix - N° 5 Carpentras 10. 2003, pdt Régis Pouget - N° 6 Barcelone 10. 2004, pdt Jean Hilaire - N° 7 Toulouse Académie 06. 2005, pdt Philippe Viallefont - N° 8 Aix-en-Provence Académie 2006, pdt Robert Dumas - N° 9 Lyon Académie 2007, pdt François Bédel Girou de Buzareingues, empêché, représenté par le vice-pdt Jean-Paul Legros - N° 10 Clermont-Ferrand 05. 2008, pdt Jean-Paul Legros - N° 11 Marseille Académie 10. 2009, pdt Claude Lamboley - Le présent voyage est le N° 12 Académie florimontane Annecy 06. 2010, pdt Huguette Courtès.

Du Bugey et du Valromey

par Michel et Jeannine DENIZOT

Des abords de Genève à l'Est jusqu'à la banlieue de Lyon à l'Ouest, le Rhône est bordé, rive droite, par un seul département qui englobe, entre autres, le Bugey et le Valromey.

Dans la vallée du Rhône, on trouve des plaines, plus ou moins marécageuses à l'origine, avec quelques chaînons jurassiques. C'est le Bas Bugey, capitale Belley. Limité à l'Ouest par la rivière Ain, le Bugey se poursuit jusqu'au nord d'Oyonnax et comporte des plaines (vers l'Ain), des plateaux et des crêts exposés au sud ou à l'ouest.

En continuité Sud-Nord avec le Bas Bugey s'ouvre une vallée étroite d'une trentaine de kilomètres de long. Débutant au Sud au niveau d'une cluse qui va de Tenay (sur l'Albarine) à Culoz, le Valromey s'élève par paliers d'Artemare (260 mètres d'altitude) au plateau de Retord surplombé par le crêt du Nu (1351 m). Cette vallée, occupée longtemps par des glaciers qui ont laissé de nombreuses moraines et molasses, est bordée à l'Est par la chaîne du Colombier (1534 m) au dessus de Culoz et à l'Ouest par la chaîne de Planachat qui se poursuit par le plateau de Hauteville-Brénod. Pays essentiellement karstiques, Bugey et Valromey sont parcourus par de petits ruisseaux, les plus importants étant le Séran et le Furans, petits affluents du Rhône qui sont souvent très encaissés et entrecoupés de cascades entre les différents paliers. De nombreux petits lacs glaciaires se rencontrent en bas Bugey. Bas Bugey et Valromey ont subi, au cours des temps, en gros la même histoire, ponctuée par les mêmes invasions, les mêmes dominations. En effet, lieu de passage du Rhône vers les hauts monts du Jura, depuis le Paléolithique, les occupants de ces deux contrées ont été les mêmes, en particulier les Allobroges. Les Romains sont présents pendant plus de 500 ans et on trouve de nombreux vestiges (à Belley, Briord, Vieu en Valromey, Izernore...). Les Romains sont envahis par les Burgondes au Ve siècle, qui, à leur tour, subissent les Francs au VIe. Plus tard, il y aura encore des invasions des Sarrasins et des Hongres.

Au traité de Verdun (843), le futur département est attribué à Lothaire et sa descendance. En 1039 il est rattaché au domaine de Conrad le Salique, donc au Saint Empire Romain Germanique. Les Empereurs sont loin et s'occupent peu de ces contrées de bordure. L'autorité va, petit à petit, être prise par les petits Seigneurs locaux. Au XIe siècle, Amédée II, comte savoyard de Maurienne et de Belley, agrandit son comté avec le Bugey et le Valromey, dépendants auparavant du comté de Genève. Du XIe au tout début du Xe l'histoire du Bugey et du Valromey se confond avec celle de la maison de Savoie, comtale jusqu'en 1416, ducal ensuite. Les Bugistes et Valromeysans, dont la capitale administrative est Châteauneuf, participent aux nombreuses luttes des princes de Savoie avec leurs voisins dans leur poussée vers l'Ouest jusqu'à la Saône, mais aussi aux nombreux conflits à l'intérieur de ces territoires. C'est ainsi que l'on trouve trace des guerres avec les Dauphinois, les Bressans et les Français. Ceux-ci d'ailleurs traversent une première fois la Saône (de 1536 à 1559). La première occupation française (qui ne semble pas cependant aller en Valromey) eût pour conséquence que le français fut imposé comme langue

administrative et il semble bien que, à côté du patois franco-provençal, le français ait été parlé, au moins par les couches instruites de la population.

Fin XVI^e siècle (1588) le Duc Charles-Emmanuel occupe une petite possession française enclavée en Savoie, le marquisat de Saluées, soutenu par son Beau-père Philippe II d'Espagne. Dix ans plus tard, Henri IV est en position de force et réclame Saluées. Le Duc tergiverse, n'applique pas un premier accord, puis un second. Henri IV, de Lyon, lance ses troupes sur la Bresse et le Bugey, Montelian, Chambéry. Le Pape s'en mêle et envoie à Lyon son neveu. Le Patriarche de Constantinople intervient. Les négociateurs signent le 17 janvier 1601 le traité de Lyon. Vaincu, Charles-Emmanuel doit faire un échange, Bugey, Valromey, Bresse et pays de Gex contre Saluées (ce qui désenclave Turny). La France va jusqu'aux portes de Genève, séparée du duché de Savoie par le Rhône, jusqu'en 1860. Sous l'Ancien Régime, ces anciens pays de l'Ain ont des parlements, des cours, bref, sont en gros traités comme les autres provinces. La Principauté de Dombes (dernière princesse : la Grande Mademoiselle) est rattachée au royaume sous Louis XIV. Depuis donc le XVII^e siècle leur "grande histoire" est celle de la France.

Il faut ajouter encore à ces grandes lignes géographiques et historiques, des références à l'influence que les ordres monastiques ont eue dans la région. Le Bugey a été christianisé tôt, Belley est évêché depuis le V^e siècle. Le Valromey dépend de l'évêque de Genève jusqu'en 1803 - évêque en résidence à Annecy après la crise calviniste. Le Valromey a une chartreuse très importante depuis le XI^e siècle, à Arvières, et de nombreuses maisons, celliers..., appartenant aux Cisterciens de l'Abbaye de Saint Sulpice. Ces religieux emploient, nourrissent, éduquent de très nombreux paysans. Ce sont eux qui défrichent, améliorent les terres agricoles à la suite de l'élevage des bovins, introduisent les fabrications fromagères, dirigent les abattages de bois et leur commerce par charrois et batelages sur le Rhône, favorisent la culture de la vigne, des céréales. Bref, ils s'enrichissent peu à peu et les occupants de ces régions les supportent de plus en plus difficilement. A la révolution, abbaye, chartreuse, celliers seront saccagés sauvagement.

L'économie actuelle du Bas Bugey et du Valromey est encore largement rurale (bois, élevage, lait et viande, polycultures dont la vigne et les céréales. Depuis longtemps, il y a eu des industries liées au bois, à la pierre, ciment, textile. Actuellement quelques usines, de chauffage, chaudronnerie, occupent la main d'œuvre. De plus, d'anciennes stations climatiques se sont reconverties en stations de postcures médicales. Dans le haut Valromey, la station des Plans d'Hotonnes, de moyenne montagne, attire l'hiver les skieurs et l'été les randonneurs.

En 2001, Bugistes et Valromeysans ont beaucoup parlé du traité de Lyon et de ses conséquences. Les historiens ont semblé d'accord pour dire que le sort des habitants n'en fut pas directement amélioré, qu'ils ont dû payer plus d'impôts, qu'ils ne pouvaient pas aller facilement dans leur nouvelle capitale, que pour les formalités administratives, la justice d'Appel, il fallait aller à Bourg ou à Dijon (Parlement), très loin. Les historiens disent aussi que leur nouvelle frontière Sud, le Rhône, permit à certains de faire, et ce jusqu'à la seconde guerre mondiale, de la contrebande à l'échelle individuelle, d'abord avec la Savoie puis avec la Suisse (sel, alcool, tabac...). Ce qui ne les a pas empêché de défendre héroïquement la France au cours de la seconde guerre mondiale et de donner au pays de grands hommes dans des domaines variés comme la littérature (avec Honoré d'Urfé, un cofondateur de notre amie l'Académie florimontane) ou la gastronomie (avec Brillat-Savarin).

Résumé succinct de l'histoire de la Savoie en cinq points d'histoire

par Jean-Pierre DUFOIX

L'histoire de la Savoie est complexe. Le pays a été tiraillé entre Rome et les Celtes, entre la Bourgogne et la Provence, entre la France d'une part, et l'empire puis le royaume de Piémont et d'Italie de l'autre. Tout compte rendu sommaire ne peut être que réducteur et incomplet. Voici, de façon très schématique, cinq points majeurs qu'il paraît important de retenir de l'histoire de Savoie.

I – Malgré des périodes de troubles, la Savoie a été en ascension constante de la période romaine au quinzième siècle

Les Allobroges bénéficient de plusieurs siècles de paix romaine, restant fidèles à Rome à la période de la conquête de la Gaule par César. Le *traité de Verdun* partage l'empire de Charlemagne en 843. Il rattache la Savoie à la Lotharingie, mais le pays se fracture vers la fin du siècle : bourguignon au nord, provençal au sud.

À partir du onzième siècle, les princes de la maison de Savoie vont réussir à réunifier, restructurer et agrandir leur territoire qui comprendra le Bugey, le Chablais, le Valais, le Val d'Aoste et la Maurienne. Amédée VI, dit *aux blanches mains* ou encore *le comte vert*, acquiert le Faucigny et reçoit l'hommage du comte de Genève. Dans cette période particulièrement troublée du quatorzième siècle, Amédée VII, dit *le comte rouge*, prend possession de Nice. Voici la Savoie tout près de son apogée : au quinzième siècle en effet, Amédée VIII, dit *le Pacifique*, absorbe le comté de Genève. À la disparition de la dynastie de Piémont, il rachète les droits de succession. En 1416, l'empereur Sigismond fait du comté de Savoie, dont la capitale est Chambéry, un duché. Amédée VIII, sans se couper tout à fait de la vie politique - car il croit indispensable de suivre de près la gestion du duché par son fils -, s'enferme au monastère de Ripaille et mène une vie pieuse. L'aura qui est la sienne lui vaut d'être élu pape. Il prend le nom de Félix V. Après une dizaine d'années de pontificat, ce personnage hors du commun se retire une nouvelle fois de la vie politique et finit ses jours, en 1451, comme cardinal et évêque de Genève.

J'ouvrirai une parenthèse : saint Bruno crée l'ordre des chartreux en 1084. Son importance en Savoie, où se trouvent aujourd'hui plusieurs chartreuses, a été soulignée.

II – Le seizième siècle est celui de grandes difficultés politiques et de fortes turbulences religieuses

Une situation chaotique naît de la rivalité de François Ier et Charles Quint.

Les ducs de Savoie de l'époque ne sont pas à la hauteur de leurs prédécesseurs. Les femmes jouent un rôle important et souvent le premier, comme la princesse Yolande, duchesse de Savoie, régente à la mort d'Amédée IX. Elle maîtrise parfaitement les tentatives de révolte d'une féodalité turbulente. Bon sang ne saurait mentir : elle est la sœur de Louis XI, ce qui ne l'empêche pas de s'opposer aux

empiètements de son frère ! Annecy est occupé une première fois par les troupes françaises qui s'y installent de 1536 à 1559. Le duc Charles III perd tous ses états. Il en récupère une partie à la *paix de Cateau-Cambrésis*. Pour lui, sa capitale Chambéry est trop exposée aux invasions. Il l'abandonne pour Turin.

Une autre cause de turbulence civile et religieuse apparaît avec la Réforme protestante adoptée par Genève en 1535 - Charles III y interdisant la religion catholique - ce qui, par effet inverse, contribue au développement de la ville d'Annecy où se replie l'évêque de Genève. Ce transfert de l'évêché assure la promotion d'Annecy comme capitale religieuse. La ville devient peu à peu le foyer de la Contre-Réforme en Savoie.

III – Le dix-septième siècle est celui des conflits avec la France mais aussi de la reconquête catholique

C'est par les armes que le duc Charles-Emmanuel Ier de Savoie cherche à s'imposer en pays protestant dans l'espoir de ramener ses sujets au catholicisme. Genève lui échappe, se rattachant à ses voisins du nord. La Savoie ne peut recouvrer cette ville, reconnue indépendante par le *traité de Saint-Julien* en 1603. La France met la main sur la Savoie pour la deuxième fois avec le déferlement des troupes de Richelieu.

La reconquête catholique se fait non par les armes mais par l'action de François de Sales, évêque de Genève ayant perdu la partie nord de son diocèse. Homme de culture, il fonde l'Académie florimontane en 1606 à Annecy. Cette académie doit "agir sur l'opinion, répandre le culte du beau, créer des cours publics...". Dans la première décennie du dix-septième siècle, François de Sales marque profondément l'histoire de la Savoie avec la fondation de l'ordre de la Visitation, à laquelle est associé le nom de Jeanne de Chantal, en 1610.

Les aléas de la politique européenne de la fin du dix-septième siècle et du début dix-huitième siècle (succession d'Espagne et ligue d'Augsbourg) conduisent à des renversements d'alliances et à une troisième et puis une quatrième occupation française. Le duc de Savoie Victor-Amédée II, contemporain de Louis XIV, se soulève contre la tutelle française. La peste fait aussi des ravages. C'est une période de violences et de grande misère.

IV – La Savoie se trouve au dix-huitième siècle et à la première moitié du dix-neuvième sous une monarchie sarde, avec un intermède français

Les *traités d'Utrecht* en 1713 et *de Londres* en 1718 placent les ducs de Savoie, princes de Piémont, au premier rang des dynasties européennes, avec la création de la monarchie sarde.

Victor-Amédée II est le bénéficiaire de cette ascension imposée, bien qu'elle ne corresponde pas à ce qu'il aurait souhaité. Il s'efforce de gérer au mieux le duché de Savoie. Cette époque est celle du *buon governo*, qui établit une sorte de despotisme paternaliste. La Savoie ne fera pas l'économie d'une nouvelle occupation, espagnole cette fois, avec la guerre de succession d'Autriche. Les Français reviennent, dans la tornade révolutionnaire de 1792, alors que l'Assemblée des Allobroges avait demandé et obtenu de la Convention le rattachement de la Savoie à la France. Ainsi, le département du Mont Blanc est créé en 1791, dans des limites voisines des départements de Savoie et Haute-Savoie aujourd'hui.

Dans un tout autre domaine qui est celui de l'alpinisme, notons au passage que le Mont Blanc vient d'être gravi pour la première fois, en 1786, par Jacques Balmat et Michel Paccard, avec l'appui financier du scientifique suisse de Saussure. La première femme à atteindre le sommet, en 1809, sera Marie Paradis, une servante d'auberge de Chamonix.

Le département du Mont Blanc est ancré à droite. En 1793, le mouvement contestataire, appuyé par le clergé, suscite un nouveau soulèvement contre la France révolutionnaire et anticléricale. Le roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel IV, tente un soulèvement, sans résultat, en 1798.

Le congrès de Vienne rétablit le roi de Sardaigne Victor-Emmanuel Ier dans ses états, amputés de villages cédés au canton de Genève. Le retour du roi s'accompagne du retour d'une aristocratie et d'un clergé traditionaliste ayant l'appui d'une bourgeoisie industrielle préoccupée du maintien du protectionnisme. Cette situation contribue à figer le pays dans le conservatisme sans prendre assez tôt la mesure de la vague qui va modifier profondément l'Europe à la fin du dix-neuvième siècle, en France avec le retour de la République, en 1848 puis en 1870, et en Italie avec le *Risorgimento* conduisant à l'unification des années 1860.

Un regard sur la situation du royaume sarde de Savoie au milieu du dix-neuvième siècle n'est pas sans intérêt. D'une part la Savoie se détache de plus en plus du Piémont. La prospérité de la France de l'époque est regardée avec envie par les Savoyards, dont beaucoup émigrent vers ce pays. D'autre part, la maison de Savoie s'engage dans l'unification de l'Italie, sous la bannière de Victor-Emmanuel II. La population savoyarde, essentiellement catholique, reste réservée car la politique anticléricale de Cavour l'inquiète; elle est plus sensible à une laïcité – même relative – à la française. Une partie du clergé appuie ce mouvement. En 1859, Français, Savoyards et Piémontais battent les Autrichiens à la sanglante bataille de Solferino (en raison du nombre de morts et de blessés, cette bataille est à l'origine de la fondation de la Croix-Rouge). La cession de la Savoie et de Nice constitue le prix à payer par l'Italie pour une alliance de l'Italie de Victor-Emmanuel II et de la France de Napoléon III.

V – Le traité de Turin, plébiscité par les Savoyards, attribue la Savoie à la France en 1859

La décision politique est prise mais elle doit être avalisée par une consultation populaire qui est un triomphe pour les partisans du rattachement. Les pays de Savoie commercent avec Lyon et surtout avec Genève, ce qui conduit à l'établissement d'une zone franche qui sera réduite en 1919 puis en 1934. Les départements de la Savoie et de la Haute-Savoie prennent la suite du département du Mont Blanc, après l'intermède sarde.

L'Histoire retiendra le développement de la Savoie dans le domaine industriel et touristique. Elle retiendra malheureusement aussi la disparition d'une classe d'âge de la population savoyarde (soit 4 % du total) lors de la guerre 1914-1918 et, trente ans plus tard, le chiffre de 500 morts au maquis des Glières et de 4 000 au maquis du Vercors, cerné par 12 000 soldats allemands. La cohésion de la population et des maquis a rendu inexistante l'épuration qui a été conduite en 1944 et 1945 dans d'autres régions de la France.

La communauté du chemin neuf et l'abbaye de Hautecombe

par Thierry LAVABRE-BERTRAND

La Communauté du Chemin Neuf est une communauté catholique appartenant à la mouvance charismatique, fondée en 1973 par le père jésuite Laurent Fabre. Elle tire son nom symbolique de son premier lieu de rencontre, montée du Chemin neuf à Lyon.

De spiritualité ignacienne, elle veut centrer son action sur l'unité : unité des hommes, unité des chrétiens, unité des couples et des familles. Elle a vocation œcuménique et accueille donc des fidèles des différentes confessions chrétiennes. Elle organise des retraites, des sessions de formation, des camps de jeunes, assure le service de paroisses...

Érigée en 1984 par le Cardinal Decourtray, archevêque de Lyon, en Association Publique de Fidèles, ses prêtres sont regroupés dans un Institut de droit initialement diocésain (1992), puis pontifical depuis 2009, ce qui le fait dépendre directement de Rome. La Communauté est reconnue depuis 1993 par l'État comme congrégation religieuse. Elle est actuellement présente dans plus de 20 pays. Elle compte plus de 1100 membres dont la majorité vit en France. La Communauté du Chemin Neuf regroupe des laïcs qui, sans faire partie de la Communauté au sens strict, soutiennent son action.

L'unité de base de la Communauté est la fraternité de 8 à 12 membres, fraternité de vie (avec communauté de vie sous le même toit et partage des biens) ou fraternité de quartier (moins étroite). La communauté comprend des prêtres, des laïcs engagés et des couples. Il est certain qu'une vie aussi communautaire mais incluant des familles n'a pas manqué d'exposer la Communauté aux mêmes critiques de dérive sectaire que celles qui ont pu être portées contre d'autres communautés charismatiques, mais il ne semble pas exister de défiance de la hiérarchie à son égard, bien au contraire.

La Communauté a pris en charge l'abbaye d'Hautecombe lors du départ des bénédictins pour Ganagobie en 1992. Elle en a fait son centre principal de formation, tout en assurant la pérennité de l'accueil et de la prière en ce lieu de haute spiritualité.

Origine et intérêts archéologique des lacs de Montagne

par Jean-Paul LEGROS

Origine des lacs de montagne

Les glaciers enchâssent des débris rocheux à leur base et fonctionnent comme un gigantesque papier de verre. Ils raclent, usent et finissent par polir les roches sur lesquelles ils avancent. Il faut bien voir que, dans les grandes vallées alpines, l'épaisseur de glace présente pendant la dernière glaciation dépassait parfois 1000 mètres ! Les forces en présence étaient donc colossales. Mais, si les glaciers lissent, ils n'aplanissent pas ! Ils font des trous et laissent subsister les bosses. L'explication tient dans la demi-plasticité de la glace. Quand elle rencontre une dépression la glace y descend, mais comme elle est semi-rigide, elle peine pour se plier vers le haut et ressortir à l'aval. Donc, elle racle et augmente le trou. A l'inverse, si elle rencontre une bosse, elle décolle, un peu comme une voiture qui rencontre un gendarme couché et qui peine alors pour maintenir ses roues sur la route. L'obstacle est donc peu ou pas griffé. Ceci est vrai à toutes les échelles. A l'échelle très locale ces creux et bosses d'origine glaciaire donnent l'impression qu'on voit des dos de moutons d'où le nom de *roches moutonnées*.



Roches lissées et moutonnées, près du refuge de Rabuons, 2500 m, Mercantour. Un piochon donne l'échelle. Photo JPL.

A l'échelle des vallons glaciaires les creux sont des *ombilics* en général occupés par des lacs de montagne (on parle alors de *lac de surcreusement glaciaire*) et les bosses sont des *verrous* en général constitués de roches très dures qui ont été respectées. Cela concerne les lacs de Paladru, Bourget, Annecy et même le lac

Léman avec ses 300 m de profondeur ! A la vérité, les glaciers ont souvent exploité des cassures du socle et des dépressions d'origine tectonique qu'ils ont empruntées et excavées d'avantage. Il faut donc se garder d'entrer dans le club des "ultra-glacialistes" qui au XIX^e siècle croyaient les glaciers responsables de la totalité du relief actuel des Alpes.

Intérêt archéologique des milieux lacustres

Les eaux lacustres sont chargées en boues organiques. Les bactéries aérobies oxydent cette matière organique essentiellement pour récupérer de l'énergie (c'est une combustion). L'oxygène de l'eau est alors rapidement consommé et pas renouvelé faute de courant qui mélangerait eau et air. En effet, la surface de l'eau est très peu perméable à l'oxygène pourtant largement présent dans l'air sus-jacent. Donc, l'oxygène disparaissant de ces milieux lacustres, la vie biologique s'y trouve rapidement ralentie ce qui assure la conservation des objets archéologiques immergés en particulier s'ils sont en bois ou en terre cuite. On trouve aussi dans les boues lacustres des grains de pollen conservés. Ils servent à reconstituer les végétations du passé et donc les climats correspondants. Les fibres végétales (tissus) résistent aussi. En revanche, les objets en fer se maintiennent mal. En effet, certaines bactéries qui vivent en l'absence d'oxygène (anaérobies), ont la capacité, pour obtenir de l'énergie, de coupler oxydation du carbone avec réduction du fer : $\text{Fe}^{+++} \rightarrow \text{Fe}^{++}$ (alors que les aérobies couplent oxydation du carbone avec réduction de l'oxygène : $\text{O}_2 \rightarrow 2\text{O}^-$). Or le fer quand il est réduit devient soluble et il disparaît, entraîné par l'eau...

**L'âge d'or d'Aix-les-Bains
au temps du Docteur Jacques Forestier,
Père fondateur de la Rhumatologie française**

par le docteur Claude LAMBOLEY

La petite ville d'Aix-les-Bains a une tradition thermale qui remonte à la période romaine. En effet, depuis l'antiquité, l'exploitation des sources d'eau chaude n'a jamais été totalement oubliée. On se baignait déjà à Aix au Moyen Âge et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, soit dans la seule piscine romaine existant encore à l'air libre, soit chez l'habitant où l'on se faisait apporter l'eau thermale par porteur.

J'ai pensé qu'il serait intéressant, à l'occasion de notre séjour à Aix, d'évoquer ce qu'a été, jusqu'au milieu du siècle dernier, la vie d'une station thermale à la mode, la société qui venait y prendre les eaux, et la situation brillante des médecins de cure qui assuraient leur suivi. En un temps où les traitements rhumatismaux avaient une grande part d'empirisme, prendre les eaux apparaissait comme une solution thérapeutique très prisée, d'autant que nombre de riches et illustres personnages entreprenaient une cure balnéaire, non seulement pour rester en bonne santé ou pour guérir d'une maladie, mais aussi pour le plaisir. Déjà sous l'Ancien Régime, riches, nobles et religieux de hauts rangs venaient prendre les eaux, accompagnés de leur domesticité. Au XIX^e siècle, les têtes couronnées, qui fréquentaient ces stations, furent une source de richesse pour la cité balnéaire, ce dont témoignent encore les belles villas et les somptueux hôtels dont Aix est parée. Chaque semaine, les journaux publiaient la liste des "étrangers" qui y séjournaient. On y relève les noms de la Reine Hortense qui y retrouvait ses amants, du Roi Georges de Grèce, installé au Splendid, de la Reine Victoria qui logeait à la villa Victoria, annexe de l'hôtel de l'Europe, des magnats comme John Pierpont Morgan ou Carnegie, de la Reine du Portugal, Maria Pia, etc. Plus tard, suivirent les stars, les gens célèbres du moment... Quant aux curistes ordinaires, il y en avait aussi, c'était pour beaucoup d'entre nous nos grands parents, ils arrivaient par le chemin de fer, qui, dès 1860, les amenait jusqu'en gare d'Aix.

Pour cette évocation j'utiliserai comme exemple la biographie succincte, d'un des pères fondateurs de la Rhumatologie française, que j'ai connu à la fin de sa vie : Jacques Forestier, médecin de cure à Aix-les-Bains. Jacques Forestier était le descendant de quatre générations de médecins "thermalistes", le premier de la lignée étant le docteur Jean-Jacques Forestier, fils d'un notaire royal. Médecin major, il exerçait à Aix-les-Bains, entre deux campagnes napoléoniennes. Il y a reçu Madame Laetitia Ramolino, mère de l'Empereur, et son frère, le Cardinal Fesch. Ce sont eux qui créèrent à Aix, à sa demande, l'hôpital pour rhumatisants indigents.

Son fils, Auguste, lui succéda. Il est l'auteur d'un livre dont le titre est merveilleux : *"Le Conseiller du baigneur ou étude pratique sur les vertus des eaux d'Aix-en-Savoie"*. Le fils d'Auguste, Henri, prit sa suite, en 1885, passant à Lyon sa

thèse dont le titre est tout un programme : *“Etude clinique sur l'arthrotomie ignée et le chauffage articulaire appliqués aux grandes articulations du genou et du coude dans le traitement des arthrites fongueuses de l'enfance”*. Ce traitement, apparemment barbare, était destiné à éviter l'amputation ! Henri, qui était directeur de la station thermale d'Aix-les-Bains, avait des clients venant de toute l'Europe, et comptait parmi ses correspondants des médecins célèbres comme Alfred Garrod, illustre médecin londonien, spécialiste de la goutte.

Jacques Forestier, son fils, est né à Aix, le 27 juillet 1890⁽¹⁾. En ce temps, a-t-il écrit, Aix-les-Bains *était une petite ville de près de dix mille habitants : elle vivait en recevant des visiteurs étrangers pendant les saisons thermales de six à sept mois... À Aix, s'étaient établis les grands hôtels de luxe : le Splendid qui se compléta avec l'Excelsior, et le Royal... Les médecins recevaient peu de malades chez eux, mais se rendaient volontiers à leurs hôtels...* Cette année-là, on relève parmi les malades célèbres la Reine Victoria reçue avec tous les honneurs dus à son rang, Verlaine, venu soigner un rhumatisme gonococcique, et Maupassant traitant sa vérole qui, dans un roman inachevé, *“L'Ame étrangère”*⁽²⁾ fait une description quelque peu acide de la petite station, *“cette ville de douches et de casinos, d'hygiène et de plaisirs, où tous les princes de la terre, que les trônes ont rejetés, fraternisent avec tous les rastaquouères dont les prisons n'ont pas voulu, cette salade unique de mondaines et de drôlesses... ces gens, inabordables ailleurs, qui ont choisi pour faire la fête et s'acoquiner avec n'importe qui, cette petite ville de Savoie”*. Peut-être exagérât-il un peu ! Le poète Albert Samain a, quant à lui, une vision plus sereine. N'écrit-il pas, au sujet d'Aix, dans une lettre datée du 30 août 1889, *“Aix est une petite ville charmante, toute confite en luxe. Hôtel sur hôtel, tous plus splendides les uns que les autres... Au centre, naturellement, se dresse le grand Établissement Thermal”*⁽³⁾.

Jacques Forestier, interne des hôpitaux de Paris, aurait pu faire une carrière hospitalo-universitaire, mais il y renonce pour s'installer, médecin libéral à Aix, en 1922, et prendre la suite de son père. Mais il n'en restera pas là. En fait, par ses découvertes diagnostiques et thérapeutiques en matière de rhumatismes, il apparaît comme l'un des pères fondateurs de la Rhumatologie française. C'est lui qui a découvert l'intérêt du lipiodol dans l'exploration radiographique des cavités naturelles du corps jusque là invisibles aux RX, ce qui lui apportera une notoriété mondiale. C'est lui qui a œuvré pour la distinction fondamentale entre rhumatismes inflammatoires et rhumatismes dégénératifs, autrement dit entre arthrite et arthrose. C'est lui qui a permis le diagnostic précoce de certaines maladies rhumatismales, facilitant ainsi leur amélioration, décrivant même de nouvelles maladies. Surtout c'est lui qui a découvert le premier traitement soulageant et améliorant une maladie très grave, la polyarthrite rhumatoïde, avec l'instauration d'un traitement par sels d'or, utilisé jusqu'à ces dernières années. Je n'en dirai pas plus sur son action scientifique. J'insisterai surtout sur le fait qu'il est archétype du médecin de cure, en ces temps pas si lointains, ce qui me permettra d'évoquer ce qu'était Aix, à cette époque. Jusque dans le milieu du XX^e siècle, pendant la saison de cure, la vie mondaine aixoise était des plus brillante. En ce temps-là, celle-ci durait d'avril à octobre au cours desquels l'établissement thermal d'Aix-les-Bains reprenait son activité. Les médecins “thermalistes”, rentrés de leurs voyages ou de leur résidence d'hiver,

rouvraient, alors, leur cabinet. Les eaux chaudes sulfureuses calciques étaient indiquées surtout en rhumatologie sous forme de douches et de massages, mais aussi en inhalations dans les affections des voies respiratoires et des muqueuses buccolinguales. Dès le matin, les curistes se dirigeaient vers les bains, soit à pied soit en chaise à porteurs, douillettement protégés par des rideaux aux rayures colorées rouge et blanc du plus bel effet. Là, ils étaient pris en mains par d'accortes matrones ou de solides moustachus qui les massaient et les douchaient. Au retour, quand le client était riche, on lui adjoignait un troisième homme, le "sécheur", qui épongeait ce qui restait de sueurs et de vapeurs. Albert Samain raconte⁽⁴⁾ "*Le matin, on voit circuler dans les rues un tas de chaises à porteur, n'évoquant nullement d'ailleurs les jolissesses de la Pompadour, mais rappelant plutôt la civière de l'hôpital. Une chaise forme tonneau, tendue de rideaux rayés bleu et blanc. Le malade est dedans. La première fois, cela fait impression ; après on s'habitue*". L'après-midi, cette clientèle élégante se reposait sur la place de l'établissement thermal, près de la Source des deux Reines, pour écouter de la musique, ou s'attablait à la Villa des Fleurs. D'autres plus sportifs, en bande joyeuse, prenaient le petit train qui les conduisait en excursion au sommet du Mont Revard. Les plus romantiques embarquaient pour un pèlerinage en souvenir d'Alphonse et d'Elvire et se recueillaient dans la grotte qui abrita leur idylle. Naturellement, l'hippodrome était le lieu incontournable où il fallait faire preuve d'élégance.

Le soir, tout ce beau monde se retrouvait au Grand Cercle ou à la Villa des Fleurs. Le Casino attirait les gens fortunés qui y jouaient gros tous les soirs. Maupassant, dans le même roman⁽⁵⁾, nous parle de ce "*public qui se couche tard envahissant les salles de jeu... Des cocottes, les vieilles cocottes des plages et des casinos, celles de Biarritz, de Dieppe et de Monte-Carlo, les légendaires guetteuses de joueurs en veine, coiffées de chapeaux visibles comme des phares au-dessus de toutes les têtes arrivaient, entourées d'hommes qui, grands, petits, gros ou maigres, portaient, collée à leurs dos osseux ou bombés par leurs formes grasses, la drolatique petite veste inventée, dit-on, par le futur roi d'Angleterre ..Des femmes du monde aussi, du meilleur monde, du très grand monde, apparaissaient escortées d'une cour de gentlemen : la princesse de Guerche, la marquise Epilati, lady Wormsbury, la toute belle Anglaise, une des amies favorites du prince de Galles, un connaisseur...*". Dans les années 20, on y dansait le tango et le fox-trot en smoking et robe du soir. On y jouait les pièces de Marcel Achard et d'Henri Bernstein, ou les opérettes légèrement coquines d'Albert Willemetz.

Du fait de sa renommée internationale, Jacques Forestier eut une brillante clientèle. Comme ses confrères, jusqu'en 1950, il commençait sa journée par les visites "à domicile", dans les hôtels où des malades, soit trop handicapés, soit très éminents, le consultaient. Ainsi lui arriva-il d'examiner dans leur chambre, à six heures du matin, le Maréchal de Lattre de Tassigny au comportement proconsulaire, ou quelques princes arabes qui louaient, pour eux et leur harem, un étage entier du Grand Hôtel Bernascon. Mais l'essentiel de ses consultations se faisait à la Villa Forestier, où des assistants, préparant ses dossiers, lui permettaient de répondre au mieux à l'espoir de ses patients. C'est là que Forestier a examiné les mains des plus grands pianistes, les genoux des plus riches "vieux marcheurs", le dos des plus élégantes comédiennes et les pieds des plus importants marchands de melons de

Cavaillon. Jules Berry lui a confié ses mains de polyarthritique, Mistinguett, qui s'installait à l'Hôtel Astoria, montrait son dos et ses hanches arthrosiques, Edwige Feuillère n'hésitait pas à se dévêtir pour qu'il l'examine, de même que d'autres encore comme Pierre Fresnay et Yvonne Printemps.

Des princes de sang, de la politique ou de la littérature étaient ses clients fidèles : Winston Churchill et son épouse Clémentine qui, dans les souvenirs familiaux, se plaignait de l'intempérance de son époux, l'Agha Khan et la Bégum toujours très discrets, Nahas Pacha, premier ministre du roi Farouk, entouré d'une cour de jeunes éphèbes, courtisans, secrétaires privés ou gardes du corps aux petits soins, Bergson atteint d'une polyarthrite grave, Claudel souffrant de sciatique, venu de son château en Dauphiné, Henri Bordeaux, les Windsor, le Roi Léopold et Liliane de Rethy... Tous ont laissé une trace dans le livre d'or de la famille. Ainsi, le Général Weygand que la famille décrit, petit et sec, un peu raide à cause de l'arthrose, presque effacé, a-t-il écrit : "*Il n'y a pas de résultat sans effort, il n'y a pas d'effort sans résultat*" ; ou encore, l'ambassadeur André François Poncet qui a laissé, quant à lui, cette pensée : "*La diplomatie est moins souvent l'art de tailler que celui de recoudre*

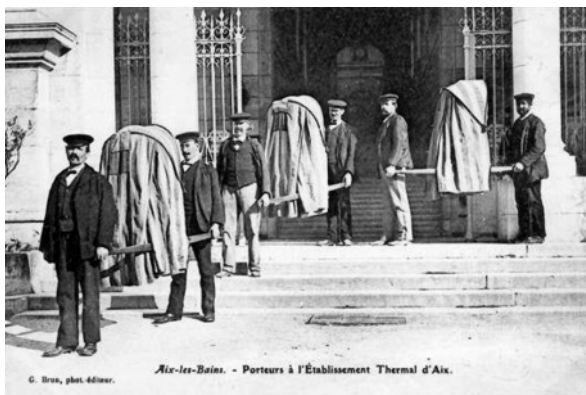
Cet âge d'or du thermalisme est révolu. Une clientèle plus populaire est arrivée grâce aux bienfaits de la Sécurité sociale. Les grands hôtels, comme l'Hôtel Bernascon, se sont vendus en appartements de grand luxe. Jacques Forestier est mort le 15 mars 1978. Il a bien mérité des rhumatologues et des rhumatisants, car il a contribué à démembrer le fatras des maladies que l'on regroupait alors sous le terme vague de "rhumatisme", concept qui remontait à plus de 2000 ans, suffisamment ancré dans la mémoire populaire pour apparaître comme une réalité incontournable. Il a contribué par son action à vaincre cette fatalité et à apporter des solutions thérapeutiques innovantes. Pour cette raison, il apparaît comme le plus grand rhumatologue de sa génération et l'un des fondateurs de la Rhumatologie en France. Il a d'ailleurs participé à la création de la Société Française de Rhumatologie. C'est à ce titre que je l'ai connu, à la fin de sa vie. . Au Congrès International de Rhumatologie, en 1977 à San Francisco où il était présent, un hommage solennel lui avait été rendu lors de la séance inaugurale devant tous les participants. J'en étais. Pourtant, il faut le souligner, il n'avait été ni professeur ni médecin des hôpitaux.

NOTES

- (1) Arlet J. : Jacques Forestier, des stades aux thermes. Vie d'un grand rhumatologue. Privat, 1888, pp. 132.
- (2) Maupassant G. de : Les Romains. Paris, Omnibus, 1999, III, 1653 p.
- (3) Chevallier G. : Le poète Albert Samain. Lauréat de la Florimontane. Académie florimontane. Annecy. 2000, 211-244.
- (4) Chevallier G. : *Op. cit.*, note n° 3.
- (5) Maupassant G. de : *Op. cit.*, note n° 2.



Jacques Forestier



Les porteurs devant l'Établissement Thermal d'Aix



Le massage et la douche à Aix



La vie mondaine des curistes à Aix